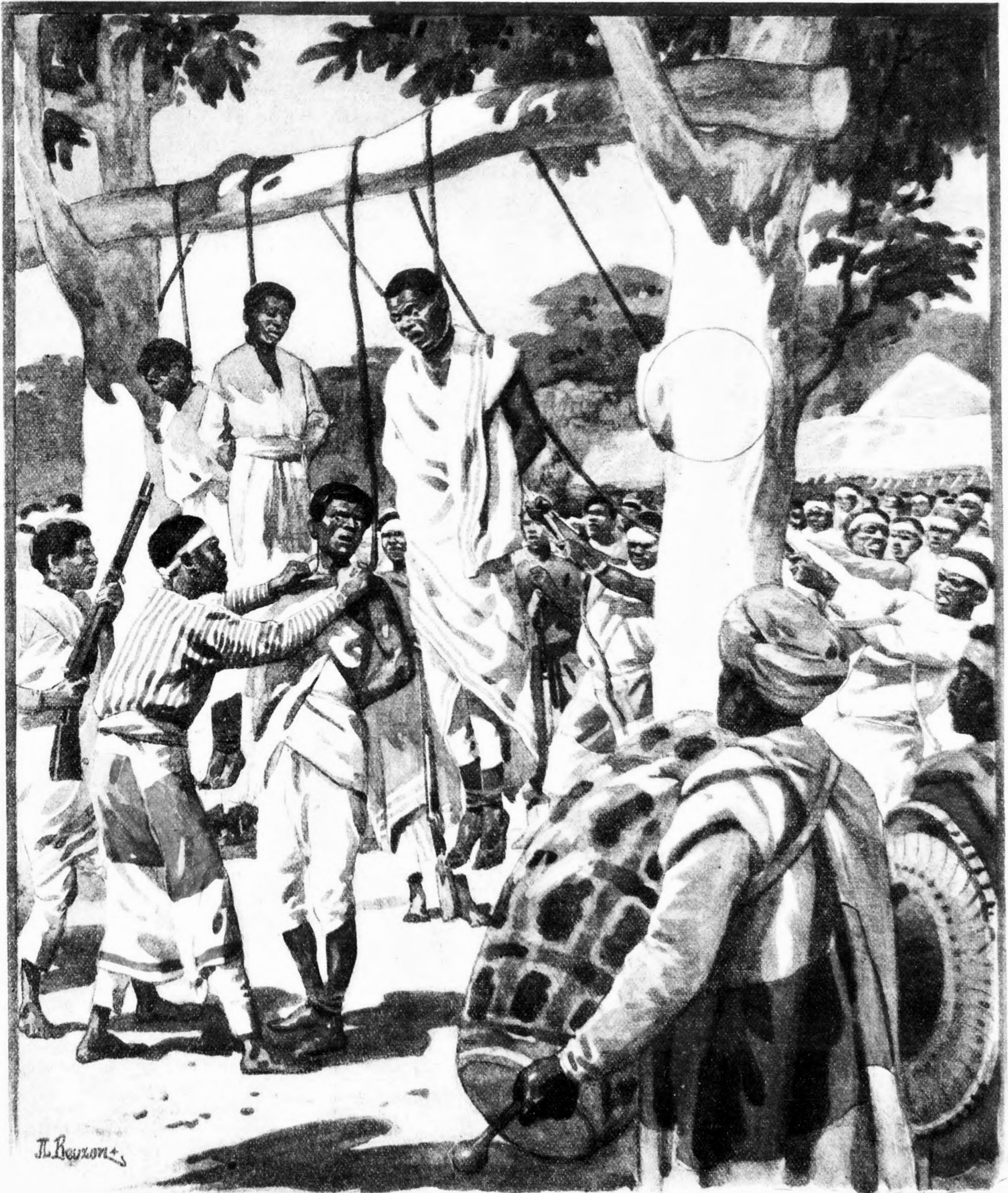


Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

146, Rue Montmartre, PARIS (2^e)

et des Aventures de Terre et de Mer



LA PENDAISON EN ABYSSINIE, par MICHEL DELINES

Les parents des condamnés, devenus leurs bourreaux, tirent sur les cordes et les pendus se balancent dans le vide, tandis qu'un officiant s'apprête, avant que la mort ait fait son œuvre, à faire feu sur les suppliciés.



LES CHASSES DANGEREUSES DANS L'OUGANDA

Appuyé sur l'échine de son gigantesque ennemi, un rhinocéros bicolore, l'habile chasseur reprend haleine après la chaude alerte.



Sur le flanc de ce dangereux animal, on aperçoit encore le large trou produit par une balle explosive.

Les Chasses dangereuses

DANS LES SOLITUDES DE L'OUGANDA

Si vous avez l'imagination fertile — ce dont je ne voudrais douter une minute! — supposez que vous soyez en train de vous promener dans quelque coin de la jungle africaine.

Vous êtes parti du camp sans autre dessein que d'inspecter les environs, et, comme vous étiez fermement résolu au départ de ne pas vous éloigner de plus de quatre ou cinq cents mètres, vous n'avez emporté qu'un fusil de chasse ordinaire, chargé d'une cartouche à petit plomb et d'une autre à gros plomb.

Vous apercevez un pigeon sauvage perché sur les branches d'un acacia, et vous ne résistez pas à l'envie de l'abattre. De fait, vous l'abattez. Et vous vous félicitez déjà de votre adresse, quand, soudain... Changement de tableau!

Le fracas de la détonation a réveillé en sursaut un rhinocéros qui dormait dans un fourré voisin, et l'énorme monstre, prenant à peine le temps de renifler l'air pour découvrir votre direction, — ses yeux de myope ne lui permettant pas de vous voir à plus de quarante mètres de distance — s'élançait sur vous à la vitesse d'un cheval au galop!

Instant tragique! Dans une seconde ou deux, la bête colossale vous aura atteint; et si son mufle cornu ne vous fait pas sauter à dix mètres en l'air, ses pattes massives vous piétineront à mort!...

Vous avez bien une cartouche à tirer. Mais votre gros plomb fera sur l'épaisse carapace de l'animal l'effet d'une pichenette sur un blindage de cuirassé!

Attendez-vous la mort de pied ferme? Fuierez-vous vers l'arbre le plus proche?...

Je connais un homme qui se trouva un jour dans cette situation critique: Cherry Kearton, le fameux photographe animalier que j'ai déjà présenté aux lecteurs du *Journal des Voyages*.

L'aventure ne date guère que d'un an. M. Kearton explorait les solitudes de l'Ouganda, quand un rhinocéros bicolore se précipita à l'improviste sur lui, dans les circonstances que je viens d'exposer.

Dix ou quinze mètres le séparaient à peine du monstre en fureur, quand il eut la présence d'esprit de s'abattre tout de son long dans l'herbe et de rouler sur lui-même l'espace de quelques pas.

Le sol trembla sous la course pesante du monstre, que son élan entraîna à vingt mètres plus loin. Sans perdre de temps, M. Kearton rampait de façon à ne plus être dans le vent de la bête, et, se baissant, il courait au campement, prenait sa carabine à balles explosives, rebroussait chemin, et, cette fois, provoquait l'animal en poussant des cris.

Le rhinocéros accourait à l'appel. Mais, déjà, M. Kearton avait pris position derrière un arbre; et sa balle, bien dirigée,

pénétrait au défaut de l'épaule et foudroyait le fauve.

C'est précisément celui que nous montre la première de ces photographies. Appuyé sur l'échine de son gigantesque ennemi, M. Cherry Kearton eprend haleine, après la chaude alerte.

La seconde photographie nous montre un autre rhinocéros non moins colossal abattu par le même chasseur. Le lecteur remarquera sur le flanc de la bête le large trou produit par l'explosion du terrible projectile.

Avec de pareilles armes, l'extermination complète de la grande faune africaine n'est plus, malheureusement, qu'une question d'années.

— CLAUDE ALBARET.

SUR LES BORDS DE L'ORÉNOQUE

La Récolte des œufs de tortues

On a goûté, il y a quelques mois, à Paris, par fantaisie, à la viande de chameau. L'expérience a été si peu brillante que les commerçants qui avaient eu l'idée de présenter des méharis comme animaux de boucherie se sont vite rendu compte que leur intérêt était de ne pas insister dans cet ordre d'idées.

On aurait pu croire, pourtant, qu'il en aurait été autrement, car le Français, avec sa recherche du curieux et de l'inédit, est toujours disposé à des essais gastronomiques ayant un caractère exotique.

Il y a des mets particuliers à recommander aux gourmets, quand ce ne serait que les œufs de tortues de toute espèce, qui sont un aliment fort nourrissant et des plus agréables au palais.

La tortue verte femelle dépose dans le sable, chaque printemps, de 200 à 300 œufs, mais il y en a peu pour arriver à éclosion et donner naissance à une trentaine de jeunes chéloniens qui se jettent aussitôt à la mer, lorsqu'ils atteignent leur huitième jour.

Les œufs sont si bien cachés dans le sable qu'il faut tout le flair et l'habileté des pêcheurs pour les découvrir. Quand l'un d'eux a fait la découverte d'une tortue pondreuse, il attend que l'animal ait déposé tous ses œufs et s'apprête à les recouvrir. A ce moment, le pêcheur s'élançait et retourne la bête, ce qui exige de la force, de l'habileté et mille précautions pour ne pas recevoir dans les yeux les nuages de sable soulevés aussi bien par cette manœuvre que par la défense du chélonien.

Les Indiens de l'Orénoque et de l'Amazone extraient des œufs de tortues une huile claire et douce qui leur sert de beurre. En février, quand les fleuves sont bas, des milliers et des milliers de tortues viennent à terre pour pondre. L'abondance de la récolte est telle qu'elle s'étend sur plusieurs kilomètres de long. Rien qu'à l'embouchure des fleuves, la production est d'environ 5,000 jarres d'huile pour chacune desquelles il faut cinq à six mille œufs.

Un indigène du Brésil en consomme 20 à 30 par repas et un Européen en mange une douzaine à sa collation. Ces œufs de tortue sont excellents frits, et les indigènes les mangent crus.

— René BOISMONT.

DANS L'ENFER DE LA GUYANE

L'Évasion du Citoyen Prieur

Par GEORGES LE FAURE

CHAPITRE III

Un ami se révèle, un ennemi est démasqué. (Suite.)

DOMINANT son indignation, la jeune fille trouva dans son amour filial la force nécessaire à jouer la comédie et murmura, prenant un siège :

« Comme je vous sais gré, citoyen, de l'intérêt que vous voulez bien me porter! »

Puis aussitôt :

« De quoi s'agit-il? »

— Voici : l'hôtelier a écrit au citoyen Jeannet pour lui exposer que les dépenses faites par vous depuis votre installation chez lui dépassent la somme dont l'état de ses affaires lui permettait de vous faire crédit; dans ces conditions-là, il demande au citoyen commissaire de le régler de suite, faute de quoi il se verra dans la pénible nécessité de vous inviter à vous pourvoir ailleurs. »

Hélène poussa une exclamation désolée :

« Ailleurs? Où irais-je? »

— C'est précisément pourquoi vous n'auriez aucune ressource et le commissaire aurait le devoir de vous rapatrier d'office.

— Il me renverrait de Cayenne?

— Par le premier bâtiment en partance. Le budget déjà lourd de la colonie ne peut supporter des frais qu'après tout rien ne justifie.

— Mais ce serait misérable! cruel!

— Je n'en disconviens pas; mais vous conviendrez à votre tour que les maigres ressources dont nous disposons peuvent être employées plus équitablement qu'à subvenir aux besoins de la fille du citoyen Prieur.

— D'un malheureux digne de toute la pitié...

— Ennemi du gouvernement, » trancha d'une voix sèche le secrétaire.

Il se tut et, dans le silence de la chambre, on n'entendit plus que le halètement pénible de la jeune fille qui, le visage dans les mains, sanglotait.

« Voyons, insinua au bout d'un moment le citoyen Ferret, tranchant soudain une hésitation qui, depuis quelques secondes, se lisait sur son visage, voyons, citoyenne, reprenez vos esprits et écoutez-moi.

« Vous imaginez, je suppose, que si je suis venu vous trouver, ce n'est pas pour la satisfaction d'assister à votre douleur.

« Depuis votre séjour ici, j'ai, pour vous obliger, fait tout ce qu'il était en mon pouvoir et vous avez appris à me juger.

« Vous avez pu apprécier mon dévouement à votre égard et votre instinct doit vous dire que, si je viens à vous, c'est que